

Pour l'analogie

ESA ITKONEN
Université de Turku

Résumé: L'iconicité et l'isomorphisme exemplifient de deux manières légèrement différentes l'idée de similarité structurelle, ce qui est aussi la définition d'analogie. Une nouvelle généralisation consiste ou bien à reconnaître une similarité structurelle jusqu'alors inconnue ("découverte") ou bien à en créer une nouvelle ("inventée"). Dans la linguistique cognitive actuelle, l'analogie en tant que base des généralisations a été rebaptisée comme "schéma" (Langacker) ou "construction" (Goldberg).

Mots-clé: analogie, iconicité; grammaire de constructions; grammaire cognitive; similarité structurelle

Abstract: In two slightly different ways, iconicity and isomorphism exemplify the notion of structural similarity, which is also the traditional definition of analogy. A new generalisation has been made when a new structural similarity has been either discovered or invented. In today's cognitive linguistics, analogy as the source of generalisations has been renamed either "schema" (Langacker) or "construction" (Goldberg).

Keywords: analogy; iconicity; construction grammar; cognitive grammar; structural similarity

1. Remarque préalable

Choisissons comme point de départ trois citations pertinentes:

L'analogie (...) n'en est pas moins le véritable et nécessaire moteur du langage (Bréal 1897: 75).

In the ordinary use of the term, analogizing is precisely and only what a linguist does in writing a grammar which purports to be a model of the speaker's competence (Householder 1969: 889).

Any system of grammatical description can be reduced to analogical terms based on the kind of relations used in each such system (Anttila 1972: 88).

À y bien regarder, ces citations contiennent une leçon importante concernant le caractère double de l'analogie: d'une part, c'est la langue elle-même (ou, plus généralement, l'objet à décrire) qui s'avère analogique; et, d'autre part, c'est notre description qui, pour être véridique, doit satisfaire aux critères d'analogie.

Pendant des années, l'analogie a été illustrée par des exemples plus ou moins coutumiers. Il est à souhaiter que l'exemple qui sera donnée dans Section 2 possède un certain degré de nouveauté.

2. C'est par l'analogie que le contenu du zéro est découvert

La structure de la phrase en Yorouba a été étudiée par Itkonen (2005a: Chap. 10), à l'aide des exemples suivants, entre autres:

Formes	Traductions	Significations
(a-1) <i>ó rà á</i>	il/elle l'acheta	[cf. ci-dessous]
(a-2) <i>yó rà á</i>	il/elle l'achètera	futur
(a-3) <i>ó nrà á</i>	il/elle l'achetait	habituel
(a-4) ... <i>ó bá rà á</i> (qu')	il/elle l'achète	non-réel
(a-5) <i>rírà ni ó rà á</i>	il/elle l'acheta en fait	emphatique
(a-6) <i>ó di rírà</i>	cela fut acheté	passif
(a-7) <i>kò rà á</i>	il/elle ne l'acheta pas	négation
(a-8) <i>ó rà á bí?</i>	est-ce qu'il/elle l'acheta?	question

En Yorouba, (a-1) est ce qui est appelé la "phrase sémantiquement fondamentale" (*semantically basic sentence* = SBS) par Keenan (1976). Agent et patient sont exprimés par *ó* et *á*, respectivement, aussi bien que par leur ordre mutuel. En outre, au moins les significations grammaticales suivantes sont exprimées par (a-1): (i) prétérit, (ii) accompli, (iii) réel, (iv) non-emphatique, (v) actif, (vi) affirmatif, (vii) assertif. Ajoutons que la signification (iv) est justifiée par la fréquence extraordinaire de la construction emphatique (où *ni ó > l'ò*).

C'est un fait remarquable (et qu'il ne faut pas trop regarder comme allant de soi) que tout cela est achevé par (a-1) sans aucun moyen d'expression visible. Or, comment sait-on que les significations (i)-(vii) sont vraiment exprimées par (a-1)? Grâce à la comparaison de (a-1) avec les phrases (a-2)-(a-8) dont chacune comporte une marque formelle destinée à exprimer une signification opposée à, ou au moins différente de, (i)-(vii). Cela se voit directement à ce que la forme de chaque phrase (a-2)-(a-8) est une expansion par rapport à (a-1).

Les unités dans ce réseau ne représentent pas de phrases réelles mais des possibilités à réaliser par celles-ci. Les significations de la SBS sont révélées directement par la structure globale du réseau. En tant qu'exemplifications d'un même type de phrase, les membres $x-i$ de chaque colonne verticale possèdent la même structure, ce qui revient à dire qu'ils sont **analogues**. Ensuite, toutes les colonnes $x-1$, $y-1$, $z-1$... sont analogues à un niveau plus élevé. Enfin, toutes les rangées horizontales $x-1$, $x-2$, $x-3$... sont analogues; ou d'une manière plus explicite:

colonne	$a-1:b-1:c-1 \dots = a-2:b-2:c-2 \dots = a-3:b-3:c-3 \dots = \dots$
rangée	$a-1:a-2:a-3 \dots = b-1:b-2:b-3 \dots = c-1:c-2:c-3 \dots = \dots$

Ce réseau doit être rapproché de celui offert par Marcus Terentius Varro (voir Itkonen 1991: 200):

1	2	4
10	20	40
100	200	400

D'une part, l'analogie entre les colonnes est comparable (ou **méta-analogue**) à $1/10/100 \dots = 2/20/200 \dots = 4/40/400 \dots = \dots$; d'autre part, l'analogie entre les rangées est comparable à $1/2/4 \dots = 10/20/40 \dots = 100/200/400 \dots = \dots$

Autrement dit, notre réseau s'avère l'équivalent syntaxique du *Word-and-Paradigm*, et pour sa part, il confirme la thèse de Bréal, Householder et Anttila, c'est-à-dire que l'analogie, bien qu'insuffisante à elle seule, n'en constitue pas moins le noyau de chaque description grammaticale. C'est toujours la même idée qui se cache derrière les formalisations les plus diverses (= arbres, parenthèses, équations, cercles-et-flèches etc.; voir Itkonen 1991: 313-320, 2005b: sections 2.3-9).

L'objection suivante ne manquera pas de s'imposer: notre réseau possède une validité restreinte puisqu'une SBS comme (a-1), avec un zéro pour (i)-(vii), ne pourrait survenir que dans une langue analytique. Mais cela n'est pas vrai. Le groenlandais occidental, p. ex., est une langue polysynthétique à une morphologie verbale extrêmement riche (voir Itkonen 2005a: chap. 8, surtout pp. 210-214), et pourtant la SBS y est tout aussi simple qu'en Yorouba: la phrase *pisi-vaa* ('il/elle l'acheta') n'exprime d'une manière explicite que la signification lexicale (= *pisi-*) et la relation agent/patient (= *-vaa*). Ajoutons qu'une langue synthétique comme l'italien est même plus 'minimaliste' que n'est le Yorouba: la

signification 'il/elle l'achète' est exprimée par *lo compra*, avec un zéro pour toutes les significations sauf 'acheter' et patient.

3. La résurgence de la linguistique analogique

Il est bien connu que l'analogie a été rejetée *in toto* par le générativisme. Voilà une opinion erronée qui a pourtant été acceptée sans trop de résistance pendant 1970-2000. Les causes diverses de cette erreur aussi bien que ses ramifications ont été exposées par Itkonen (2005b: 67-76).

3.1. L'opinion traditionnelle: généralisation = analogie

Selon l'opinion traditionnelle, toutes les phrases exemplifiant une même structure se qualifient d'analogues *per definitionem*. (Au lieu de 'structure', il est aussi permis d'utiliser 'type', 'modèle' ou 'construction'.) Comme l'affirme Jespersen (1924: 19), p. ex., les phrases *John gave Mary the apple* et *My uncle lent the joiner five shillings* "sont analogues, c'est-à-dire, elles sont faites sur le même modèle [*pattern*]. Dans les deux, on a le même type [*ditransitive*]. Les mots dont se composent les phrases sont variables, mais le type en est fixe" (c'est E.I. qui souligne). C'est tout à fait dans ce sens-là que le mot 'analogie' est utilisé aussi par Sapir (1921) et Bloomfield (1933).

Il s'ensuit que l'analogie se définit comme similarité structurelle. C'est pourquoi découvrir ou inventer une analogie entre A, B et C revient à établir une structure commune à A, B et C, ce qui, à son tour, équivaut à faire une généralisation sur A, B et C. Il n'y a pas de généralisations non-analogiques (voir Itkonen 2005b: section 1.4), à l'exception de celles qui concernent les phénomènes sans structure interne. Donc c'est au moyen de l'analogie que la linguistique traditionnelle a décidé de concevoir la notion de généralisation. Comment est-elle conçue par la linguistique contemporaine?

3.2. Grammaire cognitive: généralisation = schéma

La capacité à généraliser est identifiée par Langacker avec l'extraction des schémas ... (Tuggy 2007: 83). En quoi consiste l'utilité des *schémas*? Ils sont censés servir à toutes les fonctions imaginables, c'est-à-dire celles *des règles syntactiques, des règles phonologiques, des règles diachroniques, des règles sémantiques, des règles pour mots ou syllabes ou syntagmes, des règles lexicales, des règles et "gabarits"* [templates]

morphologiques, des règles et modèles [patterns] phonologiques, des châssis casuels et des autres constructions comme cela" (p. 94). Ce n'est certainement pas par hasard que des revendications identiques ont été faites pour l'analogie par Itkonen (2005b): c'est l'analogie qui explique, ou qui au moins est indispensable pour décrire les domaines suivants: phonologie (2.3), morphologie (2.4), syntaxe (2.5), sémantique (2.6), diachronie (2.7) et l'apprentissage de la langue (2.9). De plus (section 2.8) le rapport entre les langages oraux et les langues de signes est voué à l'analogie.

Y a-t-il une divergence quelconque, ou même une contradiction, selon que les descriptions se fondent sur le *schéma* plutôt que sur l'analogie? Cela ne semble pas être le cas: *quant à la grammaire cognitive, ces deux méthodes sont effectivement équivalentes. Si la notion d'analogie est définie d'une manière explicite, et si les règles sont conçues comme des schémas, il est parfaitement égal si c'est l'analogie ou bien la règle qui est à la base d'une description* (Langacker 1987: 447). Ce qui en résulte, c'est l'équation tripartite 'analogie = règle = schéma'. Il est à regretter qu'un grand nombre de malentendus gratuits ont rendu ce résultat plus difficile à saisir qu'il ne devrait (voir subsection D ci-dessous).

3.3. Grammaire constructionnelle: généralisation = construction

Goldberg (1995) commence par examiner un cas où la construction ditransitive subit une extension de son usage normal (*John pushed the napkin off the table*) à un autre qui soit moins normal (*John sneezed the napkin off the table*). Il n'est guère possible de démontrer d'une manière plus frappante comment fonctionne l'analogie en syntaxe (voir Itkonen 2005b: 98-99). Qu'est-ce qui a fait surgir cette dernière phrase? C'est le désir d'employer le verbe intransitif *to sneeze* d'une façon analogue à celle dont sont employés les verbes transitifs, p. ex. *to push*. Bien sûr, la chaîne des questions de causalité ne s'arrête pas ici. Il est légitime de poser la question ultérieure: qu'est-ce qui a causé ce désir? Quelle que soit la réponse définitive, elle ne pourra ignorer le penchant pour l'économie ni le libre arbitre ni, finalement, le hasard.

Selon la thèse de Goldberg (2006), c'est sur les constructions qu'aboutissent les généralisations. En tant que formes significatives, les constructions subsument la morphologie, la syntaxe et la sémantique, mais non pas la phonologie. Goldberg (2006) ne mentionne pas la diachronie. Son but principal, c'est de démontrer comment et pourquoi

l'apprentissage de la langue se fonde sur la capacité à généraliser (c'est-à-dire sur l'analogie). La même idée a été exprimée très nettement par Tomasello: *les enfants construisent des analogies qui visent des phrases entières* (2003: 144).

Cela est sans doute vrai, mais Tomasello se méprend totalement dans la suite: *appliquée à la syntaxe, [l'analogie] a toujours été à peu près inconnue en psycholinguistique infantile* (p. 145). Depuis la fin du XIX^e siècle, au contraire, il a été courant de penser, sauf pendant la période générativiste, que l'apprentissage de la syntaxe est déterminée par l'analogie, et rien d'autre (voir Itkonen 1991: 287-290, 303-304, 319-320; 2005b: 125-127).

Goldberg (2006) insiste sur le fait que toute généralisation, linguistique ou pas, soit décrite par une "hiérarchie d'héritage", de sorte que les propriétés des structures ou constructions situées plus haut se répètent dans celles situées plus bas (mais pas inversement). En apprenant à parler une langue, on 'monte' à partir des faits concrets vers des structures de plus en plus abstraites, tandis qu'à l'intérieur d'une hiérarchie d'héritage, on 'descend' dans la direction opposée.

3.4. Analogie = schéma = construction

Rien n'est plus facile que de prouver l'identité mutuelle entre analogie, schéma et construction. Prenons comme exemple la paire de mots (*the ear* et (*to hear*). En se concentrant sur cette donnée extrêmement limitée, on serait tenté de postuler en anglais le schéma suivant pour la formation d'un nom à partir d'un verbe comparable: $V = h-N$. Mais il suffit de prendre en considération une paire comme (*the eye* et **(to) heye* pour voir la fausseté de ce schéma. Pourquoi? Parce que le verbe **to heye* ('voir') n'existe pas en anglais. Autrement dit, il n'y a pas de préfixe *h-* pour convertir un nom en verbe dérivé. Au lieu d'appeler $V = h-N$ un "schéma", on pourrait tout aussi bien l'appeler une "construction", dont la fausseté est démontrée d'une façon manifeste par cette analogie non valable:

*(the ear) : (to hear) = (the eye) : *(to) heye.*

En somme, ce ne sont que trois variantes de notation pour exprimer simplement la même chose.

Il est assez surprenant que cet argument ait été proposé par Kiparsky (1974) pour démontrer que l'analogie est, en premier lieu, une notion défective: elle serait "trop puissante" parce qu'il y a des analogies non valables en plus de celles qui sont valables. Cet argument a été

généralement accepté, entre autres par Langacker (1999: 145), mais, en fait il est très faible. Il revient à rejeter toute méthode ou instrument descriptif qui ne réussit pas à décrire toutes (et seulement) les vérités scientifiques. Présupposer qu'un tel algorithme puisse exister n'a aucun sens. Et, de toute façon, ce qui est vrai pour l'analogie, est tout aussi vrai pour le schéma et la construction: il y en a des bons et des mauvais.

On vient de voir que l'analogie est d'abord acceptée puis rejetée par Langacker. Y a-t-il une raison quelconque pour cette vacillation? Cela semble en effet être le cas. Il ne serait pas étonnant que son jugement soit influencé par des souvenirs (peut-être inconscients) de sa jeunesse générativiste où il avait suivi consciencieusement la "ligne du parti": *Notre aptitude à produire et à comprendre des phrases nouvelles ne peut être expliquée par aucun recours à la capacité humaine pour faire des analogies* (Langacker 1968: 22). C'est justement en réponse à cette affirmation que nous avons vu Householder insister sur le fait que c'est *précisément et uniquement* la méthode analogique qui est pratiquée par chaque grammairien.

Ajoutons une autre critique malencontreuse de l'analogie. Selon Tuggy (2007: 111), *l'analogie doit être invoquée surtout là où il n'y a pas de schémas bien établis pour justifier une structure qui est sur le point de naître*. L'incohérence de cette position saute aux yeux. Pourquoi faut-il appeler X 'analogie' tant que son existence est en question, mais 'schéma' dès que X vient de s'établir? La seule raison qu'on puisse imaginer, c'est d'éviter le mot 'analogie'? Et pourquoi faut-il l'éviter? Pour ne pas laisser voir combien la théorie qu'on propose est peu originale. Il s'agit donc d'un stratagème transparent. En réalité X reste le même, c'est-à-dire une analogie, pendant toute son évolution. La seule chose qui change, c'est son degré de stabilisation.

3.5. Un exemple de plus: *sem[antic tem]plate*

Levinson & Burenhult (2009) ont perçu le besoin de postuler la notion de *semplate* (un mot qu'il est préférable de ne pas traduire). Qu'est-ce que c'est? Pour commencer, il s'agit d'un *semplate* lorsque plusieurs unités *qui relèvent des sous-domaines sémantiques distincts se font correspondre à une structure [template] sémantique abstraite* (p. 154). Par exemple, *la distinction entre trois types différents d'objet physique [...] se reflète dans les différences formelles entre des verbes intransitifs et/ou transitifs* (p. 153). Pour citer un autre exemple, *l'opposition de genre dans les noms trouve son équivalent dans une autre classe formelle, c'est-à-dire celle*

des verbes de mouvement. Pour un connaisseur, l'usage des mots comme 'correspondre', 'se refléter' et 'équivalent' révèle tout de suite que ce dont parlent Levinson & Burenhult (2009), c'est de l'analogie pure et simple. Cette interprétation est confirmée par la similitude entre les *semplates* et les métaphores, étant donné que celles-ci *autorisent des analogies exactes à travers des domaines* (p. 168). Notons pourtant que la relation entre la métaphore et l'analogie doit être renversée puisque celle-ci est primaire vis-à-vis celle-là: *la métaphore est une analogie qualifiée d'une manière spécifique* (Itkonen 2005b: 35-43). De plus, les *semplates* comportent les "modèles culturels" ou les "homologies" envisagées par Lévi-Strauss (p. 167, 172). Ici encore, cette interprétation est correcte, à cela près que, pour devenir visible, la (méta-)généralisation énorme qui se cache dans toutes ces données demande que 'modèle' et 'homologie' soient remplacés par 'analogie' (voir Itkonen 2005b: 166-175).

Mais par la suite les auteurs en question s'égarent d'une manière fâcheuse: *les semplates ne peuvent pas se réduire à l'analogie considérée comme une correspondance exacte entre deux domaines de connaissances* (p. 168). Cela demande à être corrigé. Primo, il n'y a aucune raison pour limiter l'analogie à une relation entre deux termes. La structure ditransitive en anglais, p. ex., est manifestée par un nombre illimité de phrases analogues (voir ci-dessus). Secundo, il n'y a aucune raison pour limiter l'analogie à une similitude structurelle entre des domaines de connaissances. Bien sûr, cela peut être le cas: on le voit à l'exemple de la structure ondulatoire manifestée par les domaines analogues tels que l'eau, le son et la lumière (voir Itkonen 2005b: 16) ou bien à l'exemple de l'analogie entre le corps humain et l'univers (pp. 169-170). Mais cela n'a pas besoin d'être le cas, comme vient de le montrer l'exemple des phrases ditransitives. Une fois encore, ces confusions, voulues ou non, résultent de l'envie irrésistible de marginaliser l'analogie. Mais pourquoi faut-il la marginaliser? Pour sembler plus original qu'on ne l'est réellement. En effet, on comprend facilement que quand on a inventé quelque chose, on se résiste à l'idée que cette invention, au lieu d'être tout à fait originale, se réduise à un exemple d'une généralisation plus vaste et bien connue. Mais si c'est la vérité, il faut bien se résigner à l'accepter, même au prix d'une petite souffrance personnelle.

4. Conclusion

Il se déduit de tout ce qui vient d'être dit que le choix **rationnel** consisterait à abandonner les néologismes tels que "schéma" ou

“construction” et de retourner à l’analogie, étant donné que seulement c’est ce terme qui s’est établi partout, c’est-à-dire, dans l’histoire de la linguistique, dans des domaines voisins comme comme la psychologie cognitive, l’anthropologie et l’intelligence artificielle, aussi bien que dans la philosophie générale des sciences. Mais la communauté des linguistes agira-t-elle d’une manière rationnelle? Mes 50 années d’expérience dans ce métier me mènent à en douter.

Références

- Anttila, Raimo. 1989 [1972] *Historical and Comparative Linguistics*. Amsterdam: John Benjamins.
- Bloomfield, Leonard 1933 *Language*. New York: Holt, Rinehart & Winston.
- Bréal, Michel 1921 [1897] *Essai de sémantique*, 5ème édition. Paris: Librairie Hachette.
- Goldberg, Adele E. 1995 *Constructions: A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Goldberg, Adele E. 2006 *Constructions at Work: The Nature of Generalization in Language*. Oxford: Oxford University Press.
- Householder, Fred 1969 Compte rendu de Langacker 1968. *Language* 43,4: 886-897.
- Itkonen, Esa 1991 *Universal History of Linguistics: India, China, Arabia, Europe*. Amsterdam: John Benjamins.
- Itkonen, Esa 2005a *Ten Non-European Languages: An Aid to the Typologist*. University of Turku: Publications in General Linguistics 9.
- Itkonen, Esa 2005b *Analogy as Structure and Process: Approaches in Linguistics, Cognitive Psychology, and Philosophy of Science*. Amsterdam: John Benjamins.
- Itkonen, Esa 2013 Functional explanation and its uses. In: Bischoff, S.T. & Jany, C. (eds.): *Functional Approaches to Language* Berlin: DeGruyter, pp. 31-69.
- Jespersen, Otto 1965 [1924] *Philosophy of Grammar*. Londres: Allen Unwin.
- Keenan, Edward 1976 Towards a universal definition of subject. In: Li, Ch. (ed.): *Subject and Topic*. New York: Academic Press, pp. 303-334.
- Kiparsky, Paul. 1974 Remarks on analogical change. In: Anderson, John M. & Jones, Ch. eds.: *Historical Linguistics II*. Amsterdam: North-Holland, pp. 257-275.
- Langacker, Ronald W. 1968 *Language and its Structure*. New York: Harcourt, Brace & World.
- Langacker, Ronald W. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar, Volume I: Theoretical Prerequisites*. Stanford: Stanford University Press.
- Langacker, Ronald W. 1999. *Grammar and Conceptualization*. Berlin: DeGruyter.

11 Esa Itkonen

- Levinson, Stephen C. & Niclas Burenhult. 2009. Semplates: A new concept in lexical semantics. *Language* 85/1, pp. 153-173.
- Sapir, Edward. 1921. *Language*. New York: Harcourt, Brace & World.
- Tomasello, Michael. 2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Oxford: Oxford University Press.
- Tuggy, David. 2007. Schematicity. In: Geeraerts, D. & Cuyckens, H. (eds.): *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics* (pp. 82-116). Oxford: Oxford University Press.

ITKONEN Esa, Université de Turku
<eitkonen@utu.fi>